

LILITH d'hier à aujourd'hui

La primauté chronologique du féminin s'impose dans toutes les civilisations et sa représentation statuaire remonte jusqu'à 30000 avant J.-C. Depuis, les Dieux mâles ont pris leur revanche !

Occultée dans la Grèce classique, expropriée par l'Islam, la déesse est totalement déchuée chez les juifs. Entre la toute-puissante Lilith, condamnée à l'enfer pour avoir refusé d'obéir à Adam, et Ève, la femme aliénée, qui « ne sera que l'image de la forme châtrée d'Adam et non l'image de la partie féminine de Dieu », il n'y a plus de place pour l'adoration d'une déesse. Au contraire, toute forme de puissance féminine est devenue synonyme de maléfice.

Pour toute la civilisation judéo-chrétienne, Adam est créé par un Dieu mâle, sans l'intervention du moindre principe féminin. Après quoi, Adam s'ennuyant, Yahvé l'endort et façonne Eve à partir d'une de ses côtes. Ainsi la femme est doublement l'enfant du mâle. Elle est créée par un « Dieu » à partir du corps de « l'homme ». Symboliquement, la côte d'Adam est l'équivalent du ventre maternel. Si Dieu est le créateur d'Ève, Adam en est la mère ou, plus exactement, le père/mère. La « parthénogenèse » masculine justifie la différence qualitative entre Adam et Ève. Adam est fils de Dieu, façonné à son image, mais Eve n'est que la fille de l'homme et, comme telle, moins proche du Divin que son compagnon.

1. Le mythe

a. La Bible

La création de la première femme est racontée deux fois dans la Bible.
Dieu aurait d'abord créé l'homme et la femme à son image :

« Dieu créa l'homme à son image.
A l'image de Dieu Il le créa.
Homme et Femme il les créa »

Il les fit semblable et pétrit dans l'argile une forme unique : une créature bisexuée.
Puis, il lui insuffla la vie et la sépara en deux.
Une page plus loin, la femme est faite à partir d'une côte (ou d'un côté) d'Adam : Eve,
fille de l'homme !

Lilith n'est mentionnée qu'une seule fois dans l'Ancien Testament en Isaïe 34,14 :

"Tous ses princes seront anéantis ;
Les épines croîtront dans ses palais,
Les ronces et les chardons dans ses forteresses.
Ce sera la demeure des chacals,
Le repaire des autruches ;
Les animaux du désert y rencontreront les chiens sauvages,

Et les boucs s'y appelleront les uns les autres ;
Là LILITH, le spectre de la nuit, établira son gîte,
Et trouvera son lieu de repos ;
Là le serpent fera son nid, déposera ses œufs,
Les couvera, et recueillera ses petits à son ombre,
Là se rassembleront tous les vautours."

RASHI et d'autres commentateurs de la Bible identifient LILITH à la Reine de Sabah. On sait le magnifique poème dédié à la noire fille de Jérusalem, *le Cantique des Cantiques de Salomon* :

"Qu'il me baise des baisers de sa bouche,
Car ton amour vaut mieux que le vin,
Tes parfums ont une odeur suave,
Ton nom est un parfum qui se répand,
C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.
Entraîne-moi après toi. Nous courrons,
Le roi m'introduit dans ses appartements,
Nous nous égaierons, nous nous réjouirons à cause de toi,

Nous célébrerons ton amour plus que le vin,
C'est avec raison que l'on t'aime.
Je suis noire mais je suis belle, filles de Jérusalem,
Comme les tentes de Kédar, comme les pavillons de Salomon.
Ne prenez pas garde à mon teint noir ;
C'est le soleil qui m'a brûlée." (*Cant., I, 2-6*).

b. Le Talmud et le Zohar

Lilith est une figure centrale de la démonologie juive.
Elle n'est mentionnée qu'une seule fois dans l'Ancien Testament, en Isaïe (34-14).
Le nom de Lilith est parfois traduit en Lamia. Elle est considérée par les érudits
comme une créature nocturne, souvent représentée par un chat-huant, dont les cris
symbolisent la désolation des contrées maudites.
Dans les traditions populaires, Lilith met en péril les femmes en couches dont elle
dévore les enfants. Elle y est un esprit nocturne et volant.

Elle est citée à maintes reprises dans le Talmud et le Zohar.
Dans le Talmud, elle est décrite comme une créature ailée, à visage de femme et à la
longue chevelure. Elle vient tourmenter dans leurs demeures ceux qui dorment
seuls.

Le Talmud rapporte qu'au moment où Adam vivait séparé d'Eve, il engendra des
esprits, des démons et des Lilith. Des traditions postérieures racontent même que
c'est Lilith qui tenta Adam et qu'elle lui enfanta des esprits et des démons. Une
superstition juive affirme que Lilith est particulièrement nuisible aux nouveaux-nés.

Dès les temps les plus reculés, il était d'usage de fabriquer des amulettes pour les
en prémunir. Cet usage serait directement issu de la littérature du Midrach qui
répandit un second récit légendaire de la création, dans lequel Lilith aurait été la
première épouse d'Adam, récit que l'on trouve amplifié dans "l'Alphabet de Ben Sira"
où elle est identifiée à la première Eve...

c. L'Alphabet de Ben Sirah (XII – XIII^{ème} siècle)

L'Alphabet de Ben Sirah identifie Lilith à la première Eve. Adam et Lilith ont donc été
créés de manière égale. Entre eux naquît une première dispute dont le prétexte fut la
manière dont ils feraient l'amour :

« Pourquoi devrais-je me mettre dessous ?
Ne sommes-nous pas égaux ? Deux moitiés de la même pâte ? » lui dit Lilith.

Peu disposée à renoncer à son égalité, elle refusa d'obéir à Adam, lui contestant sa
place au sein du couple. Elle voulait avoir les mêmes droits en tout.
Adam essaya de la soumettre avec violence.
Devant son intransigeance et de rage, Lilith prononce le nom Ineffable (Il est interdit
de prononcer le nom de Dieu).
Ayant reçu des ailes, elle s'en fut par les airs hors du jardin d'Eden.

Dieu envoie alors trois anges à sa poursuite mais elle refuse de revenir auprès d'Adam s'il ne reconnaît pas son égalité. Dieu la menace de faire mourir chaque jour cent de ses enfants si elle refuse de lui obéir. Désespérée, elle pense mettre un terme à son malheur en se jetant dans la Mer Rouge.

Mus par les remords, les anges lui donnent tout pouvoir sur les enfants nouveaux-nés, pendant huit jours après leur naissance pour les garçons et vingt pour les filles. Elle a de plus tout pouvoir sur les enfants nés hors mariage.

Ces pouvoirs s'annuleraient en la présence d'une amulette portant l'image des trois anges ou leurs noms.

Lilith est aussi la profanatrice de la semence humaine. La semence que répand à terre la masturbation féconde Lilith et lui engendre des fils : des Néfilim (démons d'un genre particulier). Elle joue un rôle prépondérant dans la damnation des hommes. Ces Néfilim empêchent l'âme de trouver le repos éternel. Elle provoque les hommes à des pratiques sexuelles illicites.

Le Zohar contient des incantations pour éloigner Lilith du lit conjugal.

Lilith rencontra plus tard Samaël, prince des anges déchus. Il s'accorde avec elle sur l'égalité des sexes et elle s'installe avec lui dans la Géhenne.

d. L'origine sumérienne

Lilith tire son origine de la démonologie mésopotamienne.

A Sumer, Lilitû n'a pas dans un premier temps son aspect démoniaque. Elle participe alors au culte sacré de la Déesse comme patronne des prostituées, prêtresse et servante de la déesse : Terre-Mère.

Les prostituées sacrées devaient accomplir des offrandes et sacrifices sexuels en l'honneur de la déesse, pour protéger toutes choses, les récoltes, obtenir des richesses, des naissances, maintenir les bénédictions de la Déesse sur tout le peuple.

Lilith-Lilitû n'a pas encore sa forme de démon succube, elle participe aux Mystères de la Grande Déesse comme une doublure érotique et sacrée.

Lorsque la grande Déesse devient Ishtar (déesse jusque-là de l'amour : la débauche se bornait alors à son seul culte), Lilith-Lilitû se transforme en démon. Elle concrétise la débauche illégitime.

Le démon mâle Lilû, héritier du Lil sumérien, est un esprit de licence et de lascivité séduisant les femmes durant leur sommeil.

Lilitû ou Ardat Lili (servante de Lilû) est une vierge inassouvie, ravisseuse nocturne, qui attaquent les hommes mariés et leur foyer.

Mais il y a une autre raison à la métamorphose de Lilitû en monstre qui va s'enliser dans une démonologie délirante : c'est la descente d'Ishtar aux enfers (comme Proserpine).

Cette descente infernale entraînera une double conséquence érotico-rituelle : occultation de la fécondité, désolation dans le monde, aspiration à une restauration de la Nature..!

Par sa chute aux enfers, le monde devient stérile et elle devient stérile. La stérilité devient négative, propres aux démons destructeurs identifiés avec les tempêtes et les déserts arides :

Lilith est venue des temps où la place de la femme était bien différente, où la femme était vénérée pour sa capacité à donner la vie.

Mais aussi d'un temps où l'homme n'avait pas encore totalement opprimé la liberté de son égale, la femme.

Elle est souvent représentée sous la forme d'une dévoreuse d'hommes, à la sulfureuse réputation, tentatrice absolue à la sexualité débridée, dévoreuse de nouveaux-nés, castratrice...

Au travers de l'image misogyne habituelle, on découvre en fait une femme libre, indépendante, refusant l'ordre établi par les hommes et par Dieu, une révélatrice de nos pulsions les plus enfouies.

Elle est celle qui ose renverser l'ordre des choses (cf. l'épisode de la dispute conjugale), refusant toute morale imposée en une liberté alimentée par son caractère de femme non mère, sans responsabilité familiale qui pourrait l'attacher. Pour conserver son libre-arbitre, elle accepte le sacrifice de cent de ses enfants. Dans ce rôle de femme anti-maternelle, elle fait peur aux hommes qui la désirent toutefois.

Lilith a été rejetée, niée, démonisée, afin d'exorciser cette attraction / répulsion qu'éprouve pour elle l'homme.

On l'a même associée à la Lune Noire, l'anti-lune afin de lui faire remplir le rôle de la femme à exiler, à détruire (une négation de cette féminité libre que l'on retrouve jusque sur les bûchers consumant les sorcières !).

Lilith est le modèle de la femme intégrale, réintégrée à sa place d'égale de l'homme et c'est pourquoi sans doute nombre de groupements féministes se sont emparés de son nom.

2. L'évolution du mythe

a. Aristote

Même réduite à presque rien, la femme constitue toujours un danger dans l'imaginaire de l'homme. Bien qu'elle n'incarne plus le Divin, que sa part dans la procréation soit minimisée à l'extrême, qu'elle ne décide ni de sa vie ni des orientations du monde, elle est toujours perçue comme une menace de désordre et d'anarchie : une Lilith.

Il semble que plus une société patriarcale se montre dure à l'égard du sexe féminin et plus elle exprime sa peur. Peur de la castration, mais peur aussi d'une révolte des femmes qui briserait le bel édifice ordonné par les hommes. La logique de l'exclusion les protège de la concurrence des femmes. Elle les rassure sur leur spécificité et interdit la comparaison avec l'autre sexe.

En schématisant grossièrement, on dira que si la logique patriarcale de l'exclusion des sexes commence en Occident avec la démocratie athénienne, au 5^{ème} avant Jésus Christ, la fin de cette logique s'enracine dans la Révolution française quand la démocratie voudra s'appliquer à tous. Cette société patriarcale va s'attacher à faire disparaître la place que tient la femme en toutes choses : ce n'est plus elle la Déesse !

On aura compris que c'est l'homme qui transmet l'âme, principe divin qui fait de l'être vivant un humain.

Comme tel, il est évidemment supérieur à la femme dont la matière est dénuée de forme et de raison. Puisqu'il imprime à celle-ci la forme humaine, on comprend le propos souvent répété par Aristote :

« C'est l'homme qui engendre l'homme ».

Parfois, il ajoute, comme pour mieux marquer la prééminence du mâle :

« la femme aussi naît de l'homme »

C'est le sperme qui apporte la semence. Or, aucun sperme ne vient de la femelle, qui se contente de fournir le lieu de la génération. La femelle, dénuée de semence, n'apporte à la génération qu'une matière brute (les règles), dénuée de la chaleur nécessaire à la formation de la vie.

Dans cette affaire, le rôle de la mère est doublement dévalorisé. Aristote, comme les hommes de son temps, aura constamment à cœur de prouver que « la femme n'engendre pas d'elle-même »; autrement dit, de mettre fin aux anciennes croyances à la parthénogenèse. D'ailleurs, si la femelle possède la même âme que le mâle, pourquoi celle-ci n'engendre-t-elle pas toute seule ? La réponse est simple : la femelle ne possède pas la même âme que le mâle. L'âme cognitive ne se transmet que par le mâle.

À défaut de pouvoir éliminer complètement le principe féminin, Aristote va s'employer à le dévaloriser d'une autre manière : en le rendant cause de monstruosité.

La monstruosité proprement dite s'applique au cas où l'engendré n'est pas de même nature que le générateur.

Une simple dissemblance suffit à constituer une monstruosité au sens large: c'est ainsi que la femelle engendrée au lieu d'un mâle est un monstre. « **Elle est un mâle mutilé** », le résultat d'une défaillance du principe mâle. Comme si le sperme n'avait pas été assez fort pour bien « former » les menstrues.

Aristote a beau se consoler en se disant que ce monstre qu'est la femelle est nécessaire pour sauvegarder la différence de sexes, elle n'en est pas moins présentée comme un échec de l'humanité. Avec Aristote, il ne reste rien du pouvoir créateur de la mère et du prestige féminin. La condition qui leur sera faite s'en déduit naturellement.

2. Lévi-Strauss

Le vocabulaire économique utilisé par Claude Lévi-Strauss pour évoquer le statut des femmes dans la société patriarcale est tout à fait révélateur. Elles sont appelées tour à tour « objets d'échange », « prestations », ou plus simplement « biens ». On parle de « geler les femmes », de leur « équivalence » ou de leur « rareté ».

Comment mieux dire qu'elles ne sont que des objets parmi d'autres, à la disposition des hommes ?

Lévi-Strauss ajoute que, même si les femmes sont en nombre équivalent aux hommes, elles ne sont pas toutes également désirables, à la fois du point de vue érotique et économique. Les plus désirables formant une minorité, « la demande des femmes est donc toujours, actuellement ou virtuellement, en état de déséquilibre et de tension ».

Les femmes n'ont pas seulement une valeur économique pour les hommes qui les échangent. Elles ont d'abord valeur de paix et d'alliances. Si l'inceste est partout prohibé, si on « gèle » les femmes au sein de la famille, c'est moins pour des raisons morales ou biologiques que sociales. Chacun renonce à sa fille ou à sa soeur, à condition que son voisin en fasse autant et qu'on puisse les échanger mutuellement. Ainsi, l'hostilité naturelle entre les groupes se mue-t-elle en relations d'alliance. Chacun sait qu'en échangeant leurs soeurs, les frères gagnent des beaux-frères pour aller chasser, leurs réseaux d'amitié s'étendent et, par ces dons réciproques, ils sont passés « de l'angoisse à la confiance ».

Le propre des femmes est d'instaurer la paix parmi les hommes, mais seulement à titre d'objets. En aucun cas, elles n'ont un statut de sujet actif. D'où le propos célèbre de Lévi-Strauss, qui se présente comme une loi universelle des sociétés humaines :

« La relation globale d'échange qui constitue le mariage ne s'établit pas entre un homme et une femme : elle s'établit entre deux groupes d'hommes et la femme y figure comme un des objets de l'échange, et non comme un des partenaires entre lesquels il y a lien. Cela reste vrai, même lorsque les sentiments de la jeune fille sont pris en considération. En acquiesçant à l'union proposée, elle précipite ou permet l'opération d'échange ; elle ne peut en modifier la nature.

Le lien de réciprocité qui fonde le mariage n'est pas établi entre des hommes et des femmes, mais entre des hommes au moyen des femmes, qui en sont seulement la principale occasion ».

3. Le code de la famille

Au Moyen Age, comme encore au XVIII^{ème} siècle, le père a tout pouvoir sur ses enfants, qu'il marie à sa guise ou qu'il empêche de contracter union. Mais l'autorité du père sur sa fille est incomparablement plus pesante que celle qu'il exerce sur son fils. Le droit romain qui sévissait dans une grande partie de la France du Moyen Age faisait de la femme **une éternelle mineure**. En la mariant, le père transmettait tous ses droits à son époux et si l'on ne lui refusait pas directement sa part de l'héritage paternel, on l'empêchait d'en disposer en la soumettant à l'autorité de son mari.

Initialement objet du père, la nouvelle épouse devenait, jusqu'à la mort de son mari (si elle lui survivait), objet de celui-ci, qui avait désormais tout pouvoir sur sa personne et ses biens du moins tant que le père lui laissait son droit à l'héritage. Aux yeux de son époux, la femme a triplement le statut d'objet. Elle est à la fois un instrument de promotion sociale, éventuellement un objet de distraction et un ventre dont on prend possession.

Cette terrible angoisse de la trahison des femmes est propre à toutes les communautés humaines, mais les sociétés patriarcales ont inventé de multiples ruses pour rester maître du ventre de l'épouse.

Le mari peut la tenir à l'écart de tous les autres hommes, et c'est le harem ; il peut inventer un système mécanique empêchant les rapports sexuels, et c'est la ceinture de chasteté ; il peut lui enlever le clitoris pour atténuer ses pulsions érotiques, et c'est la clitoridectomie.

Mais quand tout cela s'est révélé insuffisant, il reste encore la répression. L'adultère féminin contrairement à l'adultère masculin a toujours été sévèrement condamné. Selon les civilisations et les époques, les femmes adultères furent lapidées, noyées enfermées dans un sac, tuées par leur mari, clouées au pilori, reléguées dans un couvent ou mises en prison.

En France, il fallut attendre 1974 pour que soit abolie toute condamnation spécifique de l'adultère féminin.

4. Rousseau, le Mahabarata et quelques autres

Dans les sociétés patriarcales, les mythes de l'origine et de multiples systèmes philosophiques sont bâtis sur un système de catégories binaires qui opposent le masculin au féminin, comme le supérieur et l'inférieur.

La pensée philosophique et médicale grecque d'Aristote ou d'Hippocrate conçoit l'équilibre du monde et la santé du corps humain comme un harmonieux mélange des contraires.

La sagesse et la médecine n'ont d'autres buts que de rétablir l'équilibre « naturel » menacé par un excès ou un autre.

Les principales catégories sont celles du chaud et du froid, du sec et de l'humide, chacune étant associée au masculin ou au féminin et affectée d'une valeur positive ou négative.

Aristote et, avec lui, ses contemporains pensaient que le chaud et le sec sont positifs, le froid et l'humidité négatifs. Nul ne s'étonnera que le mâle soit du bon côté et la femelle du mauvais. Mais bien qu'inscrite sous le signe du plus ou du moins, la complémentarité persiste dans une logique des contraires.

Au XVIII^{ème} siècle, quand on reconnaîtra à la société une plus grande influence sur la nature humaine, on demandera à l'éducation de maintenir la complémentarité sous le signe de l'opposition.

Lorsque Rousseau s'attache à définir le couple idéal « **Émile et Sophie** » c'est volontairement qu'il « fait » de celle-ci le complément de celui-là. Mais on ne fait

plus confiance à la nature pour qu'hommes et femmes soient complémentaires (condition nécessaire de leur entente). Il faut une solide éducation restrictive pour empêcher que les caractéristiques « naturelles » ou « idéales » de l'Un et de l'Autre ne soient dévoyées.

Pour préparer Sophie à sa « vocation » d'épouse et de mère, il est nécessaire de lui former un caractère doux, l'exercer à la contrainte, lui apprendre que « la dépendance est un état naturel aux femmes ».

Ceci ne se fait pas sans mal, comme si la vraie nature protestait longtemps avant de se soumettre aux caprices de l'homme. Le « dressage » d'Emile et Sophie et particulièrement de cette dernière, semble indiquer que la nature des sexes n'est pas si complémentaire que le rêvait **Rousseau**.

Ayant longuement défini « l'Emile » comme une créature active, impétueuse, forte, courageuse et intelligente, le philosophe trace le portrait d'une épouse passive, timide, faible et soumise. **Faite spécialement pour plaire à l'homme, Sophie sera élevée pour être coquette, peu intelligente et se contenter des seconds rôles.**

Telle est sa « nature » de n'avoir pas été créée pour elle-même, mais « pour être subjuguée par l'homme (...) lui être agréable (...) lui céder et supporter même son injustice¹ ».

Pourtant, durant les trois derniers millénaires qui ont vu s'épanouir les sociétés patriarcales, **la logique des contraires s'est souvent transformée en logique de l'exclusion**. En hiérarchisant le dualisme à l'extrême, l'Un, le Bien, a pour ennemi l'Autre, le Mal. L'opposition, fondée sur une théologie ou une mythologie, est devenue si radicale, si tensionnelle que l'idée de communauté, de ressemblance des sexes est gravement menacée.

De la civilisation indienne à l'époque de Manou à la culture du Moyen Age en passant par les sociétés musulmanes, on retrouve partout l'affirmation que **l'homme et la femme sont des ennemis irréductibles**.

Le Mahabharata offre un soutien virulent aux thèses androcentristes de Manou :

**« Il n'y a eu rien qui soit plus coupable qu'une femme.
En vérité les femmes sont les racines de tous les maux.
Le Dieu du vent, la mort, les régions infernales...
le tranchant du rasoir, les poisons terribles, les serpents et le feu.
Tous cohabitent en harmonie chez les femmes ».**

La Genèse avait fait de la femme la subordonnée de l'homme. Les pères de l'Église iront plus loin en l'assimilant au serpent et à Satan. Dans les sermons du Moyen Age (XIIe siècle), un thème revient constamment, dominant tout le discours :

« La femme est mauvaise, lubrique autant que vipère, la bile autant que l'anguille, de surcroît curieuse, indiscreète, acariâtre² ».

14 _____

¹ Emile, in Œuvres ~ complètes, tome IV, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, p. 693-731).

² Georges Duby in *Le chevalier, la Femme et le Prêtre*

De tels propos appellent les hommes à se méfier des femmes et à les traiter comme elles le méritent. Attitude, note Georges Duby, justifiée encore par l'étymologie que manipulaient les savants de l'époque :

« Le mot latin désignant le mâle -vir- renvoyait pour eux à virtus, c'est-à-dire à la force, à la rectitude, tandis que le féminin -mulier-rejoignait -mollitia- qui parle de mollesse, de flexibilité, d'esquive. Méfiance et mépris faisaient tenir pour nécessaire de soumettre la femme, de la tenir bridée ».

A la question: Quelle est l'origine de la mauvaise nature féminine ?

La réponse est unanime : une sensualité débridée, impossible à satisfaire par un seul homme.

« Les femmes sont féroces. Elles sont dotées de pouvoirs féroces. Elles ne sont jamais satisfaites par un seul être du sexe opposé (...). Les hommes ne devraient point les aimer (...). Celui qui se comporte autrement est assuré de courir à sa perte ³».

Les hommes et les prêtres du Moyen Age ne pensent pas autrement : les femmes sont fornicatrices par nature et insatiables. On se méfie des veuves, dangereuses parce que insatisfaites, mais aussi des appartements des femmes où on les soupçonne du pire. Dans un sermon, l'évêque Etienne de Fougère, au XII^{ème} siècle, exhortait les hommes « à les tenir très serrées. Livrées à elles-mêmes, leur perversité se débonde ; elles vont chercher leur plaisir auprès des gens de service, ou bien elles le prennent entre elles ».

5. La sexologie

A la fois redoutée et désirée, la femme « omnisexuelle » est assimilée à un « vagin ventouse » qui n'est jamais satisfait. Il y a un consensus sur le fait que le désir de la femme dépasse de loin celui de l'homme.

« Certains ont affirmé que l'appétit sexuel de la femme est supérieur à celui de l'homme (...). Si l'on copule, parait-il, nuit et jour, des années durant avec la même femme, elle n'atteint jamais le point de saturation. Sa soif de copuler n'est jamais éteinte ⁴».

La copulation a donc un effet opposé sur chacun des sexes : elle épanouit la femme et affaiblit l'homme. Il n'est pas surprenant, constate Fatna Ait Sabbah, que les seuls mâles équipés pour faire face à cette « femme-crevasse -ventouse » ne soient pas des humains, mais

14 _____

³ in le Mahabharata

⁴ in Fata Ait Sabha

des animaux, notamment l'âne ou l'ours dont les pénis respectifs correspondent mieux aux désirs féminins.

Devant cette femme insatiable, l'homme réel est totalement condamné à vivre sa vie comme un échec. Pour lutter contre l'anxiété de l'impuissance, l'obsession de la taille du pénis, les moyens de l'allonger, les manuels de médecine classique consacrent des chapitres entiers à l'exposé des recettes.

En un mot, la femme est « par nature » une source de désordre, que l'homme doit s'employer à maîtriser par tous les moyens. Mue par un seul objectif, la recherche de l'orgasme, elle fait fi des hiérarchies sociales (préférant l'importante verge d'un esclave noir à celle d'un homme de son rang !) et s'accommode mal des deux rôles conçus pour elle par la société musulmane : celui d'épouse et de mère.

En vérité, l'ordre n'implique pas seulement le respect de la hiérarchie des sexes. Il suppose implicitement une différence de nature entre les deux. Différence qui explique - mieux que la seule hiérarchie - la politique des « deux poids et deux mesures », constamment à l'œuvre dans les sociétés patriarcales.

Tableau des stéréotypes masculins et féminins d'après une étude sociologique datant de 1964 :

TRAITS DU STEREOTYPE MASCULIN

TRAITS DU STÈREOTYPE FEMININ

Stabilité émotionnelle

Décidé, ferme, posé, calme sensible, peureux	Capricieux, hystérique, émotif, puéril, frivole
--	---

Mécanismes de contrôle

Discipliné, méthodique, organisé, maniéré, secret, étourdi, rigide, goût de l'organisation, discret, franc	Bavard, incohérent, rusé
--	--------------------------

Autonomie, dépendance

Patriote, goût du risque, indépendant, besoin de plaire, coquet	Besoin de se confier, soumis
---	------------------------------

Dominance, affirmation de soi

Besoin de puissance, besoin de célébrité, ambitieux, goût du commandement, dominateur, suffisant, sûr de soi, besoin de prestige, arriviste, besoin de s'affirmer	Faible
---	--------

Agressivité

Combatif, cynique, goût pour la lutte	Rusé
---------------------------------------	------

Niveau d'activité

Fougueux	Passif
----------	--------

Acquisition

Egoïste, matérialiste	Curieux.
-----------------------	----------

Qualités intellectuelles, créativité

Créateur, lucide, objectif, goût pour les idées théoriques. Aptitudes pour les sciences, pour les mathématiques, sceptique, raisonneur.	Intuitif
---	----------

Orientation affective, sexualité

Obscène, pudique	Caressant, compatissant, doux, goût pour la toilette, besoin d'avoir des enfants, besoin d'amour
------------------	--

Même s'il n'y eut jamais de résistance collective des femmes, de « contre-modèle féminin », opposé à l'ordre social régnant, même si chaque rébellion individuelle est sévèrement châtiée, l'Autre n'en continue pas moins de hanter l'imaginaire masculin. Notamment sous l'aspect de la sorcière qui incarne le désordre, la contre-culture, le diable.

Il existe chez les hommes deux peurs apparemment contradictoires, qui semblent sans équivalent mythique et psychologique chez les femmes. Même si chacun des sexes craint l'autre, **le vagin semble plus redouté que le phallus**. Le phallus peut transpercer, blesser, violer, mais il n'est pas un **instrument de mort**. Bien qu'il possède des propriétés surprenantes, aucun **mystère** terrifiant ne l'entoure. Et si la symbolique de l'inconscient l'assimile parfois à une épée, un revolver ou un serpent, les mythes de l'origine l'identifient le plus souvent à la force et à la vie.

Il n'en va pas de même du vagin, qui a suscité une abondante et terrifiante littérature. **Les hommes le craignent comme l'Autre absolu, un danger d'autant plus menaçant qu'il se dérobe aux regards et que ses propriétés sont mystérieuses. Mais à cette peur de l'Autre qui caractérise la psychologie masculine s'ajoute une seconde peur : celle de la confusion des sexes. Peur d'autant plus tenace et névrotique qu'elle est indissociable d'une farouche envie de posséder les attributs de l'Autre.** Désir reconnu ouvertement aux femmes, mais sévèrement refoulé par l'inconscient masculin occidental.

ET MAINTENANT ?

La femme est-elle encore une Lilith vouée à souffrir pour l'éternité ?
Chargée et symbole de tous les maux, de tous les maléfices ?
Toujours la moitié d'un homme ?
Toujours inférieure ?

En Asie, la vie d'une fille vaut moins que celle de son frère : on les empêche de venir au monde ou on les laisse mourir.

En Amérique Centrale, les assassinats de femmes sont si fréquents que l'on a inventé un mot : le féminicide.

Au nom d'une conception archaïque de l'honneur des hommes, des femmes sont assassinées, brûlées ou lapidées.

Inférieures donc.
Pas en sécurité,
Pas maîtresses de leurs vies, de leurs choix,
Pas libres,
En quête de Dignité et d'Égalité.

En France, les femmes ont conquis leur place et des droits, il n'y a pas si longtemps mais le combat n'est pas gagné et surtout n'est pas fini !

- Le salaire des femmes reste inférieur à celui des hommes.
- Le choix des filières à l'école et des carrières n'est pas égalitaire.
- Les conditions de vie restent plus dures et plus précaires pour les femmes.
- Les partis politiques qui, malgré la loi sur la parité, préfèrent encore payer une amende plutôt que de laisser des places éligibles aux femmes !
- Le plafond de verre qui empêche les femmes d'accéder aux sommets de la hiérarchie.

Brimades, précarité, violences conjugales, prostitution, criminalité, chômage, sexisme : les femmes sont toujours les premières victimes.

Pire, il existe chez nous des zones d'ombres où des femmes vivent en état de subordination totale, sinon d'esclavage dans ces milieux immigrés où la coutume défie la loi. Les filles ont beau fréquenter l'école de la République, elles sont excisées, voilées, mariées de force, violentées dans leurs choix les plus intimes.

Alors pour défendre les acquis, les faire appliquer et en conquérir d'autres : le théâtre et l'école : oui !

Maud Narboni,
Comédienne